

Les usages thérapeutiques du littéraire (XVI^e-XVIII^e siècle)

Introduction

Ariane Bayle
Université de Bourgogne

Les 29 et 30 mars 2007 se sont réunis à l'Université de Bourgogne une dizaine de chercheurs, pour la plupart spécialistes de la Renaissance et de l'Age Classique, autour de la question des éventuels "usages thérapeutiques du littéraire du XVI^e au XVIII^e siècle"¹. Avant de dégager un faisceau de questions apparues de manière récurrente dans les débats, dissipons une illusion ou peut-être un malentendu. Il n'y a pas d'usage thérapeutique de la littérature si, par "thérapeutique", on entend "guérison". Personne n'a jamais guéri d'une maladie parce qu'il écrivait ou parce qu'il lisait. Quel que soit le discours rebattu, bien entretenu par le milieu éditorial, de la littérature de témoignage qui guérit son auteur, en l'aidant à "dépasser une souffrance", on peut penser qu'il n'y pas d'usage thérapeutique de la littérature au sens strict, sans quoi l'écrivain aurait cessé d'écrire depuis longtemps : il n'en aurait finalement plus besoin. C'est ce que rappelle très bien Philippe Forest, dans un essai sur l'écriture et la perte, intitulé *Tous les enfants sauf un*².

Quant à la lecture, qu'elle ait une efficacité thérapeutique radicale, qu'elle opère une véritable guérison sur celui qui se sait ou se pense malade, on peut aussi en douter, même si les contributions de ce numéro d'*Études Épistémè* montrent qu'à certaines périodes de l'histoire, des écrivains et des médecins ont pu affirmer le contraire. Un partage s'opère entre la manière que l'on avait de concevoir la littérature et ses effets, dans les périodes anciennes, et la manière que nous avons, aujourd'hui, de concevoir les pouvoirs de la lecture. Les déclarations pleines d'humour d'un Henri Estienne³, qui prétendit avoir été guéri d'une fièvre quarte

¹ Journées d'études des 29 et 30 mars 2007, organisées à l'Université de Bourgogne par Ariane Bayle, sous l'égide du Centre Pluridisciplinaire Textes et Cultures (CPTC), dirigé par Didier Souiller.

² Philippe Forest, *Tous les enfants sauf un*, Paris, Gallimard, NRF, 2007, p. 157-172.

³ Henri Estienne donne une traduction latine des *Hypotyposes pyrrhoniennes* en 1562 : dans la préface, il raconte que l'année précédente, atteint d'une fièvre quarte, il avait pris en dégoût tous les livres. Entrant par hasard dans sa bibliothèque (la main posée sur les yeux pour ne pas voir les livres qui pourraient réveiller sa bile), il tombe sur un manuscrit qui contient des écrits pyrrhoniens. Ces

par une lecture philosophique, celle du sceptique Sextus Empiricus, les élaborations théoriques de certains poéticiens italiens recoupant des propos d'Aristote sur la "purgation" médicale et la purgation tragique, les expérimentations les plus audacieuses de la médecine hygiéniste des Lumières, attirent notre curiosité mais laissent finalement incrédules les lecteurs d'aujourd'hui.

Cette opposition entre deux manières de concevoir l'efficace de la poésie et de la rhétorique sur les corps coïncide largement avec deux visions du partage des compétences entre poésie (prise dans un sens large), d'une part, et médecine, de l'autre. La compartimentation des savoirs qui s'opère lentement, entre les XVI^e et XVIII^e siècles, assigne à chaque discipline ses objets propres et tend à rendre suspecte toute prétention au mélange des genres. Avant l'avènement de la clinique moderne, la médecine de la Renaissance est déjà parcourue de tensions fortes entre médecins rationalistes, déniaient aux mots tout pouvoir curatif, et tenants d'une médecine populaire ou empirique, souvent influencés par la doctrine de Paracelse, qui pensent que les mots peuvent avoir une efficacité en eux-mêmes. Ce progressif partage des compétences recoupe un partage des styles disciplinaires⁴, le style poétique étant bientôt jugé inconciliable avec la science. Aujourd'hui même, alors que la médecine psychosomatique trouve – ou retrouve – sous des formes très diverses toujours plus de légitimité au sein l'institution médicale, alors que des transferts de compétence sont partiellement reconnus entre arts du verbe et thérapie corporelle, reste ancrée dans nos esprits l'idée, tributaire d'une conception mécaniste – post-cartésienne – du corps, selon laquelle l'action du poète, qui parle à nos âmes, ne saurait être confondue avec celle du médecin, occupé à soigner les corps. Le texte littéraire ne saurait viser le même but que le geste médical ; inversement, l'acte médical ne saurait emprunter les mêmes voies que celles de la fiction littéraire. Tout au plus reconnaît-on la force psychagogique d'un discours de type littéraire, en l'assimilant, le plus souvent, à une forme de contact avec les voix d'outre-tombe, avec une tentative inouïe et un peu désespérée de se pencher sur un vide, qui n'engage pas nécessairement un processus thérapeutique, même s'il y ressemble. Ainsi Stephen Greenblatt déclare, au début de *Shakespearean Negotiations*⁵ : "Literature professors are salaried, middle-class shamans", "les professeurs de lettres sont des chamans salariés de la classe moyenne". Le critique américain veut dire que les professeurs de lettres, comme les chamans, dialoguent

écrits le font rire et lui plaisent en vertu d'une sympathie entre la fièvre quarte et la philosophie sceptique. Attiré par une philosophie qui montre l'inanité de toute connaissance, il se réconcilie finalement avec les lettres. Voir Terence Cave, *Pré-histoires. Textes troublés au seuil de la modernité*, Droz, 1999, p. 31-35.

⁴ Voir Ian McLean, *Logic, signs and Nature in the Renaissance*, Cambridge University Press, 2002, p. 104-114 ; ainsi que l'introduction d'Andrea Carlino au volume collectif, *La Médecine vernaculaire. Écrivains, styles et publics en France et en Italie (XVI^e et XVII^e siècles)*, sous la dir. de Michel Jeanneret et Andrea Carlino, Genève, à paraître chez Droz en 2008.

⁵ Stephen Greenblatt, *Shakespearean negotiations. The Circulation of social energy in Renaissance England*, Berkeley, University of California Press, 1988, chap.1, p. 1.

"Les usages thérapeutiques du littéraire (XVI^e-XVIII^e siècle)"

avec les voix du passé, les voix de l'au-delà, à partir d'un objet un peu magique, le livre, simple support de papier, et qu'ils font entendre ces voix à d'autres qui le leur demandent. On pourrait ajouter que comme les chamans, ils prétendent parfois aussi soigner : apprendre à lire dans le sens le plus plein du terme, c'est également transmettre une aptitude à se secourir soi-même pour des temps futurs, peut-être moins cléments. La littérature comme étude est aussi une *technè* participant du "souci de soi", pour reprendre la belle expression de M. Foucault⁶, une pratique qui contribue au soin que l'on prend de soi, à côté d'autres, comme la musique, la médecine à proprement parler, ou bien – Foucault commençait par là – l'érotisme. Les différentes pratiques de la littérature (écriture, lecture, exégèse) seraient donc l'instrument d'un soin plus que d'une guérison. La littérature ne nous guérit pas, au sens propre du terme, elle ne nous sauve pas non plus mais, tout au plus, nous porte-t-elle secours. Reconnaître l'éventuelle participation du discours littéraire à un soin de soi est une chose. Clarifier la nature exacte de ce principe efficace du discours littéraire sur le corps et l'esprit présente une toute autre difficulté.

Un des mérites du discours croisé entre médecins et "praticiens" de la littérature – qui souvent ne font qu'un, dans les périodes anciennes – est précisément d'avoir cherché à expliquer, voire à théoriser cette action. Différents degrés apparaissent dans cette cure par la littérature, purgation du mal ou simple antalgique. Mais surtout, différentes modalités de "l'usage" du discours se dessinent : on distinguera, dans les études qui suivent, les usages conscients, délibérés, de l'œuvre littéraire et de ses procédés, dans une intention explicitement thérapeutique, lorsque l'auteur est ou prétend être médecin, d'usages plus contingents et moins conscients de la littérature, lorsque l'idée de thérapeutique est envisagée sous l'angle des conditions de l'acte de lecture et de ses aléas. Transcendant ces divergences dans la conception du soin qu'autorise le discours littéraire, apparaît l'idée, chez tous les auteurs étudiés, d'une ambivalence fondamentale des pouvoirs de la littérature.

La littérature pharmakon

La participation du discours littéraire à une éventuelle guérison semblait en effet d'autant plus crédible, dans les périodes anciennes, que la maladie pouvait être suscitée ou amplifiée par la littérature même. Une tradition bien établie veut que la littérature nous rende malade, avant que de nous guérir. On a parfois tiré le nom de ces maladies de ceux des personnages de fiction : la maladie de l'imagination, liée à une consommation immodérée de romans chez Don Quichotte, trouve des prolongements dans les pathologies de la sensibilité que sont le "wertherisme" ou encore le "bovarysme". Plus subtilement associé à cette dénonciation d'une littérature pathogène, revient le discours selon lequel la lecture

⁶ Michel Foucault, *Le Souci de soi. Histoire de la sexualité, vol. 3*, Paris, Gallimard, NRF, Bibliothèque des histoires, 1984.

littéraire, comme l'écriture, serait un *pharmakon*⁷, c'est-à-dire à la fois un poison et un remède, ou encore, selon l'expression de Jean-Jacques Rousseau, "le remède dans le mal", paradoxe magnifiquement étudié par Jean Starobinski⁸. La croyance de la médecine ancienne dans une affinité des contraires, dans la réversibilité du mal et du remède, est une donnée des plus stables dans les périodes qui nous occupent ; du moins en trouve-t-on l'écho dans les œuvres étudiées par les différents contributeurs de ce numéro : pour ne donner qu'un exemple, les poètes de l'exil de la Renaissance, qu'étudie Karine Descoings, fondent leur poétique sur ce dédoublement paradoxal de la *cura* qui désigne à la fois le souci et la cure, générés par l'écriture.

C'est à cette ambivalence fondamentale dans la représentation de la fonction du littéraire que l'affiche de ces journées d'étude voulait faire allusion. L'image est tirée d'un livre d'emblèmes, *Amorum Emblemata* (1608), que l'on doit au hollandais Otto van Veens⁹. Elle illustre dans ce recueil l'expression (le *motto*) "Amans amanti medicus", c'est-à-dire "l'amant est un médecin pour l'amant". Sous l'image, on trouve une épigramme tirée des *Remedia amoris* d'Ovide (v. 43-46). Il s'agit d'illustrer le thème de la maladie d'amour. Amour joue à la fois le rôle du patient et celui du médecin. Amour-malade est vraisemblablement blessé au cœur par une flèche. Amour-médecin prend le pouls du malade et observe son urine à travers un urinal. Ce motif, "Amans amanti medicus", est lui-même l'application dans le registre érotique de l'idée paradoxale de "guérison par l'arme qui a porté la blessure". Dans l'Antiquité, le représentant de cette idée est le héros Télèphe, connu par les tragédies d'Eschyle et par des fragments d'une pièce qu'Euripide lui a consacrée : la légende veut que Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé, roi de Mysie, ait voulu empêcher de passer sur ses terres les Grecs qui se rendaient à Troie. Dans le combat qui l'oppose à Achille, Télèphe est blessé à la hanche. Un oracle de Delphes dit qu'il ne pourra guérir que par la main qui l'a blessé. Télèphe se rend au camp grec d'Aulis où Achille referme sa blessure en la touchant de la pointe rouillée de sa lance. Selon une autre version, c'est Ulysse qui, comprenant que le sens de l'oracle était que la lance qui avait fait le mal devait servir de remède, compose un emplâtre avec de la rouille prélevée sur la pointe de cette lance et l'envoie à Télèphe qui guérit bientôt. La formule "guérir par la lance d'Achille" reste proverbiale jusqu'au XIX^e siècle. La transposition du mythe de Télèphe au registre érotique est ancienne : on la trouve déjà dans l'*Anthologie grecque*. Ovide s'y réfère dans les *Remèdes d'amour* pour dire la double capacité de sa poésie à

⁷ Jacques Derrida, "La Pharmacie de Platon", *Tel Quel*, n°32 et 33, 1968, réédité en annexe de *Phèdre* de Platon, trad. et notes de Luc Brisson, Paris, GF, 1995.

⁸ Dans *Le Remède dans le mal* (Paris, Gallimard, NRF essais, 1989, p. 165-232), Jean Starobinski étudie la correspondance entre Rousseau et une inconnue qui signe "Henriette" : le philosophe explique à sa correspondante que l'étude des livres qui est le mal peut devenir le remède au mal à condition qu'elle ne soit pas distraction mais retour à soi.

⁹ Otto Vaenius, *Amorum emblemata*, Anvers, 1608, p. 85. Sur l'exploitation de ce thème dans la peinture hollandaise à l'Age Classique, voir Einar Petterson, "Amans amanti medicus": *das Genremotiv der ärztlichen Besuch in seinem Kulturhistorischen Kontext*, Berlin, Mann, 2000.

"Les usages thérapeutiques du littéraire (XVI^e-XVIII^e siècle)"

transmettre l'art d'aimer comme l'art de n'aimer plus¹⁰. Mais le poète adapte aussi le mythe au contexte politique dans les *Tristes* pour en appeler à la clémence d'Auguste qui l'exila : "Télèphe eût péri dévoré par un incurable ulcère, si la main qui le blessa ne l'eût guéri"¹¹.

Enfin, le motif de la lance d'Achille peut être utilisé pour parler des vertus de la parole philosophique : la philosophie soigne les maladies humaines dues à des croyances erronées, ces croyances étant elles-mêmes dues à un mauvais usage du langage. La parole philosophique cautérise la plaie faite par la parole, y compris le *logos* philosophique qui peut faire souffrir. Plutarque disait :

Les blessures que le discours incisif de la philosophie imprime sur l'âme des jeunes gens bien nés, c'est la parole même qui doit les guérir, c'est elle qui les a faites. Il faut accepter ces souffrances, ces morsures, sans que les reproches nous écrasent et nous découragent (...). Supportons les premières purifications, les premiers troubles, dans l'espérance que ces tourments et ces épreuves amèneront des dédommagements aussi doux que glorieux¹².

Rivalité et alliance : littérature et philosophie

La guérison spirituelle ou "thérapie de l'âme" est l'un des sujets privilégiés par les principaux courants de la philosophie hellénistique. Sur ce point, littérature et philosophie peuvent être rivales ou alliées. Que la philosophie soit rivale de la littérature dans la thérapeutique de l'âme, qu'elle défende son propre protocole, la *Consolation de Philosophie* de Boèce (VI^e s. ap. J.C), texte très influent au Moyen Age et à la Renaissance, le figure avec vigueur : alors que le prisonnier se lamente, baigné de larmes que partagent les Muses, ses soutiens indéfectibles ("Elles sont là, elles, du moins", précise le poète), Philosophie lui apparaît, majestueuse. Son premier geste est de chasser les Muses. Elle le fait en ces termes :

Qui a laissé s'approcher de ce malade ces petites putains ? C'est peu de dire qu'elles ne possèdent nul remède pour soulager sa douleur : elle pourraient même l'entretenir de la douceur de leur poison. Les voilà bien, celles qui étouffent sous les stériles épines du sentiment la riche moisson de la raison et de ses fruits¹³.

La philosophie vainc la maladie du prisonnier, en l'occurrence son pessimisme

¹⁰ Ovide, *Remèdes d'amour*, v. 43-48.

¹¹ Ovide, *Tristes*, V, 2, 15, cité par J. Starobinski, *op. cit.*, p. 191.

¹² Plutarque, *Comment il faut écouter*, 16, cité par J. Starobinski, *op. cit.*, p. 192-193.

¹³ Boèce, *Consolation de Philosophie*, introduction, traduction et notes de Jean-Yves Guillaumin, Paris, Belles Lettres, 2002, p. 21.

révolté. Mais, on est bien forcé de le noter : la victoire de Philosophie est dite en vers, dans le langage des Muses. La victoire de la raison s'énonce dans le style séduisant de la rivale qu'on a congédiée.

Alliées, littérature et philosophie peuvent l'être parce qu'elles ont en commun une notion centrale, celle de *pathos* : le même concept s'applique aussi bien à la passion qui afflige l'âme, au moindre mouvement involontaire de celle-ci, qu'il fasse souffrir ou pas, et aux perturbations du corps. Les maux du corps et ceux de l'âme peuvent échanger leur malaises. Non seulement littérature et philosophie jouent sur la même notion clé de *pathos*, mais elles accordent également une confiance très grande aux vertus psychagogiques de la rhétorique. En ce qui concerne la philosophie, les métaphores médicales sont un lieu commun pour désigner les opérations nécessaires aux soins de l'âme. Le philosophe n'est pas un pur esprit, coupé des réalités du monde, qui se consacrerait exclusivement à la découverte de la vérité : il est un médecin, plein de compassion, qui opère, cautérise, prescrit des potions tantôt amères, tantôt sucrées, calmantes ou tonifiantes.

Pour les stoïciens¹⁴, "le malheur des hommes vient de ce qu'ils cherchent à atteindre ou à garder des biens qu'ils risquent de ne pas obtenir ou de perdre, et qu'ils cherchent à éviter des maux qui sont souvent inévitables"¹⁵. La transformation indispensable passe par une série d'exercices spirituels parmi lesquels se trouve la thérapie des passions : lecture, méditations, maîtrise de soi, souvenir de ce qui est bien, comme nous le rappelle Pierre Hadot¹⁶. Cette thérapeutique consistera à substituer un jugement à un autre, à rectifier le jugement, le corriger par une tension constante de l'esprit. Cette thérapeutique ressemble donc à une rééducation. Le langage de la consolation¹⁷ est particulièrement riche en métaphores médicales. Cette perspective stoïcienne, nous la retrouvons la plupart du temps dans le discours sur la littérature, lorsque celle-ci prétend guérir le patient de pensées mélancoliques ou d'émotions pénibles par une purge, comme le rappellent notamment les articles de Radu Suciú et de Teresa Chevrolet. Ironiquement, le théâtre élisabéthain, lui, s'attacherait plutôt à montrer l'échec des lectures philosophiques stoïciennes, comme l'atteste l'étude de Christine Sukic sur la tragédie de vengeance.

Dans le discours philosophique, les arguments mobilisés doivent agir comme des purgatifs : ils éliminent les causes de la maladie mais ils sont eux-mêmes éliminés avec elle. La philosophie se présente alors comme une activité temporaire qui permet d'accéder à un état ultérieur dans lequel se trouve la paix

¹⁴ Voir André-Jean Voelke, *La Philosophie comme thérapie de l'âme. Etudes de philosophie hellénistique*, éd. universitaires de Fribourg, Paris, éd. du Cerf, 1993, chap. 5, p. 73-89.

¹⁵ Pierre Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique* (1993), Paris, Albin Michel, 2002, p. 24.

¹⁶ *Ibid.*, p. 22-38.

¹⁷ Voir par exemple les lettres de Sénèque à Marcia ou à Helvia.

"Les usages thérapeutiques du littéraire (XVI^e-XVIII^e siècle)"

intérieure. Ces images impliquent donc une conception instrumentale¹⁸ de la parole philosophique et plus précisément de l'argument philosophique, cherchant à ôter du superflu ou du déformé, ou à écarter ce qui est vain dans une situation particulière. On remarque, par ailleurs, que l'argument thérapeutique est toujours conçu comme relatif à une situation particulière : il est utilisé en visant un succès particulier et un individu particulier. Or, il n'est pas certain que la métaphore de la littérature-remède corresponde à un tel fonctionnement relatif et instrumental de la parole. D'abord, étant donné que la communication littéraire est différée, que la destination du texte littéraire excède toujours les limites circonstancielle de sa production, le texte littéraire échappe à la relation strictement interpersonnelle qu'impliquait la conception de l'argument-remède. Ensuite, en ce qui concerne le caractère instrumental du remède, l'analogie ne fonctionne pas parfaitement : ordinairement, un remède, que l'on pense au remède pharmacologique ou à l'intervention chirurgicale, est un agent efficace qui soigne mais qui devrait disparaître en même temps que ce qui devait être ôté. Le propre du remède, du médicament, est de se dissiper en même temps que le mal qu'il permet d'évacuer. Il n'est plus nécessaire une fois qu'il a agi. Or, une particularité de la représentation littéraire est de s'inscrire en nous, de laisser des traces, de persister en nous par le biais de l'imagination qui s'immisce dans les opérations de la mémoire et de la perception. Y aurait-il alors une affinité plus particulière de cette vision des choses avec le modèle épicurien de la thérapeutique de l'âme ? Pour les épicuriens, en effet, la guérison consiste à détourner l'âme de ses soucis pour la ramener à la joie simple d'exister¹⁹. La méthode prescrite consiste en une méditation accompagnée d'exercices permettant à l'âme à se détendre, au lieu de se tendre, comme chez les stoïciens. Détacher notre pensée de la vision des choses douloureuses et fixer nos regards sur les plaisirs. Guérir, c'est remplir un discours "vide", c'est-à-dire sans rapport avec les choses matérielles, en faisant voir intuitivement une image, en nourrissant la faculté de connaissance²⁰. L'idée de la fonction nourricière de l'image semble être commune à ce discours philosophique comme à l'entreprise littéraire, même s'il faut s'entendre sur ce qu'on appelle "la connaissance vraie", dans ce processus. Que la littérature-médicament soit aussi un aliment, qui remplit et nourrit, n'est en rien incompatible, on le sait, dans les périodes qui nous occupent.

Dès lors, deux métaphores peuvent servir de manière concurrente ou

¹⁸ Dans *The Therapy of Desire. Theory and Practice in Hellenistic Ethics*, Princeton University Press, 1994 (p.46-47), Martha C. Nussbaum explique que l'argument philosophique, comme le médicament, a un but pratique et une valeur relative : il est destiné à satisfaire les besoins d'un cas particulier et doit être utilisé en visant un succès particulier. Ce critère de l'adaptation à la situation est toujours mis en avant ; de plus, il est dirigé en vue de la santé d'un individu et non en vue de communautés ou en vue de l'individu comme membre d'une communauté.

¹⁹ Pierre Hadot, *op. cit.*, p. 34. Voir par exemple, Epicure, *Lettre à Ménécée*, §122, cité par P. Hadot, *op. cit.*, p. 33 : "personne n'est ni trop jeune ni trop vieux pour s'occuper de la santé de son âme" ; *Gnomologium Vaticanum*, § 64 : "Notre seule occupation doit être notre guérison".

²⁰ André-Jean Voelke, *op. cit.*, p. 35-57.

complémentaire à décrire les modalités d'action de la littérature dans son usage thérapeutique : la métaphore vigoureuse et "volontaire" de la purge selon un modèle allopathique, d'une part ; et, d'autre part, l'image de la mithridatisation, d'un soin inscrit dans la durée, qui fonctionnerait plutôt selon un modèle homéopathique, en exploitant l'affinité des contraires et le principe de l'accoutumance.

Dire que la littérature pourrait être utilisée comme un médicament qui agit puis se dissipe dans l'organisme, à la manière d'une purge, implique corrélativement une certaine conception de la maladie : la maladie est une chose en nous, qui est arrivée, une chose qu'il faut ôter par le remède, une chose qui était et qui n'est plus une fois qu'on est guéri, mais qui, du coup, est un objet distinct du sujet malade. Alors que cette thérapeutique néo-stoïcienne de la "purge" permettrait que nous revenions à un état antérieur, que nous soyons restitués à un état "premier", celui d'une nature saine, penser la littérature comme "soin" s'inscrivant dans la durée, supposerait plutôt que la maladie ne soit pas une entité limitée et, de ce fait, supprimable, mais un état sans bornes assignées. Cette idée d'une "maladie infinie", et donc d'une "guérison infinie", que les textes anciens sur la mélancolie acceptaient finalement à demi-mot, le cas de Serge Doubrovsky, lecteur de *Phèdre*, l'exemplifie plus nettement encore : comme le montre Jacques Poirier, l'auteur de *Fils* se réapproprie la maladie et "dompte le monstre", en en faisant définitivement un attribut de l'être. Ce n'est alors plus forcément par la voie de la concentration, du recentrement direct sur le soi que le discours littéraire à visée thérapeutique procède, mais plutôt par un art du détour, art de la fiction comme on va le voir.

Mais avant de détailler les modalités d'action de ce soin, qu'il prétende à la radicalité (guérison simple et définitive) ou qu'il se présente plus modestement comme antalgique, il nous faut rappeler en fonction de quelle conception des rapports entre corps et affects, la médecine a pu penser la participation de la littérature à l'acte thérapeutique dans la période qui nous occupe.

Emotions, registres et genres

La conception de la santé et de la maladie est, jusqu'au XVIII^e siècle au moins, une conception naturaliste : la santé dépend d'une nature, d'un tempérament, d'un équilibre à l'intérieur de l'organisme, celui des humeurs. Les affections de l'âme *suivent*, selon Galien, le tempérament des humeurs. Aussi faut-il s'appuyer sur les passions de l'âme pour mieux guérir tout le corps. C'est ainsi qu'Ambroise Paré l'explique :

Les accidents ou perturbations de l'âme sont ainsi appelés parce qu'ils font en

"Les usages thérapeutiques du littéraire (XVI^e-XVIII^e siècle)"

l'âme tout ainsi que les accidents corporels font au corps. Or le chirurgien ne les doit mespriser, tant pource qu'elles ont grande efficace et vertu, que pour autant qu'elles causent de grandes émotions : comme joye, espoir, et amour²¹.

Pourquoi isoler ces trois sentiments : "joye, espoir, amour" ? Ces affects sont jugés propres à augmenter la chaleur naturelle de l'organisme et à donner du mouvement aux esprits animaux, soit par la dilatation, soit par la compression du cœur. Toute source de joie, modérée, est donc bénéfique. Ambroise Paré cite plusieurs cas de guérison par la joie. Il ne manque pas de citer l'histoire facétieuse que l'on trouve dans plusieurs recueils de nouvelles comiques de l'époque et qu'un autre médecin, Laurent Joubert, commente aussi dans son *Traité du Ris*²² : l'histoire d'un singe qui, buvant la potion destinée au malade, le fait rire et chasse ainsi la maladie.

Ici, la question du registre, du style de l'œuvre littéraire éventuellement mise au service d'une thérapeutique est explicitement posée, par comparaison avec des conceptions d'un usage thérapeutique de la lecture qui semblent relativement indifférentes à son contenu. C'est le cas, chez l'italien Jérôme Mercuriale qui, reprenant les conseils de Celse, voit dans la lecture – à voix haute – une pratique physique bénéfique, à côté de la gymnastique ou de la marche à pied, précisément parce qu'elle est exercice, mais sans attention particulière au contenu de cette lecture²³. La question de savoir si tel ou tel registre, telle poétique est plus ou moins appropriée à une pathologie particulière demeure cependant centrale. Différentes stratégies d'action, axées sur le registre, entrent en concurrence. Le lieu commun le plus souvent reconduit dans le discours médical de la période que nous envisageons est celui de la thérapie par le rire : même s'il s'atténue, en partie, au XVII^e siècle, il demeure encore très vivace chez les médecins des Lumières²⁴. La

²¹ Ambroise Paré, *Les Œuvres* [onzième édition], Lyon, Pierre Rigaud, 1652, p. 25.

²² Laurent Joubert, *Traité du ris*, Paris, N. Chesneau, 1579, Troisième Livre, p. 330 et suiv. ("Quels biens apporte le ris et si quelque malade peut guerir à force de rire"). Le médecin de Montpellier raconte successivement l'histoire d'un singe qui grimace après avoir bu une potion amère et celle d'un singe se coiffant d'un chapeau de médecin, variante que l'on trouve dans les *Comptes du monde aventureux*. Selon Joubert, le choc violent opéré par le rire suffit à rétablir une chaleur satisfaisante dans un organisme refroidi : "Le lien duquel les forces de nature estoient empechees fut rompu de l'impetuosité causée du ridicule."

²³ Girolamo Mercurio, *De arte gymnastica*, libri VI, Paris, Du Puys, 1577, f. 105-106, ("De lectionis, sermonis, risus et fletus qualitibus"). Le médecin italien reprend largement les conclusions de Celse, dans le *De Medicina*. Sur l'utilisation de la lecture chez cette autorité médicale antique, voir Heinrich von Staden, "The dangers of literature and the need for literacy : A. Cornelius Celsus on reading and writing", dans *Les Textes médicaux comme littérature*, PU de Nantes, 2000, p. 355-368.

²⁴ Carmelina Imbroscio juge assez exceptionnel le cas de la *Consolation et réjouissances pour les malades et personnes affligées* (1627) du père Binet et considère qu'au XVII^e siècle, on ne parle plus du rire comme de l'agent d'une guérison mais comme d'un palliatif. Au XVIII^e siècle, le thème du rire thérapeutique ressurgit, notamment à travers des réflexions sur la pratique du chatouillement. Elle s'appuie sur les exemples de Le Cat, *Traité des sensations et des passions en général et des sens en particulier* (1767) et Tissot, *De la santé des gens de lettres ou Le traité des nerfs et de leurs maladies* (1778-1789). Voir Carmelina Imbroscio, *Le Malattie dell'anima tra scienza e pregiudizio*, Bologna, CLUEB, 2002, p. 42-51.

littérature qui communique de la joie par le rire modéré semble en effet la plus appropriée à cet accroissement de chaleur naturelle tant désiré. Certains genres, "mêlés", entretenant un rapport analogique avec l'idéal de la balance des humeurs, auraient, eux, des vertus particulières dans la guérison de la mélancolie : c'est le cas de la tragi-comédie, telle que la théorise Guarini²⁵, ou encore de la satire, comme l'explique Radu Suciú dans ce numéro. Quant à la *catharsis* permise par le spectacle tragique, lorsqu'elle est pensée sur un mode médical et non plus seulement moral, par rapprochement avec la purgation hippocratique, elle doit agir selon une conception homéopathique des émotions, comme nous le montre ici Teresa Chevolet.

Corrélée à la question du registre mais pouvant être pensée indépendamment d'elle, se pose encore la question de la durée et de l'investissement intellectuel exigée par la lecture. Ainsi Virginia Woolf affirmait-elle, avec un humour certain, dans un essai intitulé *On being ill* (1926), que la poésie, conçue comme forme brève mais concentrée, voire hermétique, était une lecture particulièrement appropriée à l'état pathologique, dans la mesure où elle exige une participation des sens, qui est exacerbée dans l'état maladif :

Lorsque nous sommes en bonne santé, la signification l'emporte sur le son. L'intelligence agit en maître vis-à-vis des sens. Mais dès que nous déclinons, avec la police congédiée, nous nous approchons subrepticement d'un poème obscur de Mallarmé ou de Donne, de quelque expression de latin ou de grec, et les mots livrent leur parfum, distillant leur saveur ; alors si nous finissons par en saisir la signification, celle-ci s'avère d'autant plus riche qu'elle nous est d'abord parvenue par la voie des sens, par l'intermédiaire du palais et des narines, telle une odeur intrigante²⁶.

Cette défense des fulgurances du genre bref est, on le voit, tributaire d'une conception nerveuse de la lecture, telle qu'elle s'exprimait dans l'essai de E. A. Poe sur le principe poétique²⁷. Mais cet intérêt pour la durée et l'intensité de l'investissement intellectuel dans la lecture n'est pas ignorée à la Renaissance :

²⁵ Laurence Giavarini, "Représentation pastorale et guérison mélancolique au tournant de la Renaissance", *Études Épistémè*, n°3 (avril 2003): "La réflexion sur la mixité transporte sur le plan de la réflexion poétique un problème médico-philosophique, celui du mélange – du tempérament – véritable critère de la bonne santé dans la perspective humorale (...). Guarini tente de définir "une bonne température" de la tragi-comédie, et il pose le problème de la pastoralité dans les mêmes termes."

²⁶ Virginia Woolf, *De la Maladie (On being ill)*, trad. Elise Argaud, Paris, Payot et Rivages, 2007, p. 50-51.

²⁷ Edgar Allan Poe, "Du principe poétique" [1850], cité dans Hugues Marchal, *La Poésie*, GF Corpus, 2007, p. 113-117 : "La valeur d'un poème est en raison directe de sa puissance d'émuvoir et d'élever. Mais toutes les émotions, en vertu d'une nécessité psychique, sont transitoires. La dose d'émotion nécessaire à un poème pour justifier ce titre ne saurait se soutenir dans une composition de longue étendue."

"Les usages thérapeutiques du littéraire (XVI^e-XVIII^e siècle)"

Montaigne ne tient-il pas des réflexions assez comparables lorsqu'à la toute fin de l'essai "de trois commerces" (III, 3), il évoque l'effet pesant pour le corps qu'une lecture trop intensive produira chez un homme âgé et fatigué ? Du plaisir des livres, il déclare en effet :

C'est un plaisir qui n'est pas net et pur, non plus que les autres ; il a ses incommoditez, et bien poissantes ; l'ame s'y exerce, mais le corps, duquel je n'ay non plus oublié le soing, demeure ce pendant sans action, s'atterre et s'attriste. Je ne sçache excez plus dommageable pour moy, ny plus à éviter en cette déclinaison d'aage²⁸.

Imagination et stratégie du caméléon

La réflexion sur les vertus thérapeutiques du texte littéraire ne porte pas seulement sur la nature du texte, sur les conditions de sa lecture, mais aussi sur la relation de l'auteur à son destinataire. Le rôle capital dans la cure de l'image que le malade se fait du médecin est bien commentée par Ambroise Paré :

L'esperance souvent profite aux malades, tellement que le Medecin ou Chirurgien fort désiré, ou l'amy de l'amie, appaise de son arrivée la grandeur du mal. Car la force de l'âme qui auparavant succomboit au mal, est excitée et relevée de l'espoir, et assaut la maladie avec telle confiance qu'en fin elle la surmonte²⁹.

Cette force de l'âme dont parle le chirurgien a partie liée avec l'imagination : espérer, attendre son médecin comme on attend son amant, c'est faire appel à l'imagination, qui nous permet de nous représenter des choses distantes et de nous distancer des choses présentes. La force de l'âme dans la cure rencontre la force de l'imagination si bien décrite par Montaigne³⁰. Les mots d'Ambroise Paré sur l'espérance du malade désirant son médecin reprennent deux images assez communes pour décrire la relation thérapeutique : l'analogie entre le couple médecin/patient et celui des amants³¹ ; la comparaison martiale, lieu commun de la

²⁸ Montaigne, *Les Essais*, III, 3 ("De trois commerces"), éd. Villey, p. 829.

²⁹ Ambroise Paré, *Les Œuvres* [onzième édition], Lyon, Pierre Rigaud, 1652, p. 26.

³⁰ Montaigne, *Les Essais*, I, 21 ("De la force de l'imagination").

³¹ Voir aussi chez Laurent Joubert, l'image du médecin ami, voire du médecin-mari dans la *Première et Seconde partie des Erreurs populaires touchant la Medecine et le regime de santé*, Paris, Claude Micard, 1587, livre I, chap. XII : "Car il faut au contraire que le malade ayme le medecin, et qu'il en soit aimé : ou s'ils n'ont eu au paravant cognoissance l'un de l'autre, soit de nom ou de fait : pour lors se doit contracter une étroite amitié dedans leurs cœurs : autrement le malade n'aura à gré le secours du Medecin, qui aussi de son costé ne s'y affectionnera pas" (p. 20) ; et plus loin : "lorsqu'on appelle quelqu'un de ceux-ci [les médecins], il faut remettre toute sa fiance, esperance et affection en eux, sans plus desirer les autres : et espérer sur tout en Dieu, qui donne vertu aux remèdes selon son bon plaisir. Tout ainsi qu'en mariage, les filles souhaitent estre logée en grandes maisons. Si elles ne peuvent advenir, il faut que se contentent des moyennes : et que mettent desormais tout leur amour et

littérature médicale : se battre contre la maladie, c'est assaillir une forteresse, en faire le siège³².

Rabelais utilisait déjà ces images, dans l'épître dédicatoire du *Quart Livre* en 1552 : le médecin y était successivement comparé à un acteur de comédie jouant le rôle de l'amoureux puis à un soldat qui descend dans l'arène pour combattre, "comme s'il deust jouer le rolle de quelque Amoureux ou Poursuyvant en quelque insigne comoedie, ou descendre en camp clos pour combattre quelque puissant ennemy"³³. La comparaison avec le combat se trouvait chez Hippocrate mais non celle du travestissement en acteur de farce, qui est propre à Rabelais :

Defaict la pratique de Medicine bien proprement est par Hippocrates comparée à un combat, et farce jouée à trois personnages : le malade, le medecin, la maladie³⁴.

Rabelais actualise par l'image théâtrale une idée assez répandue dans le discours médical : le médecin doit être un bon acteur pour ruser avec la maladie. La nécessité de la ruse s'impose contre un ennemi qui est, lui aussi, très rusé. Le médecin doit non seulement lire sur le malade des signes qui sont changeants, mais il doit s'adapter à l'état du malade, qui est une configuration changeante, mobile, en ajustant constamment son traitement à la balance des humeurs. Le médecin ruse avec le tempérament du patient, il contrecarre une avancée de la maladie, débusque dans tel symptôme la résurgence d'un déséquilibre qu'on croyait avoir fait disparaître ici mais qui reparaît là. Le médecin doit composer avec les métamorphoses d'une maladie Protée ou maladie-caméléon, comme le dira l'écosais Thomas Sydenham dans la *Lettre à Cole sur l'hystérie* (1680)³⁵. Le travestissement, participant d'une poétique de la diversion et non du simple "divertissement", est un thème courant de la thérapeutique de l'âme : que l'on pense à Rosalinde déguisée en garçon dans *As you like it*, faisant l'apologie de la gaieté devant le mélancolique Jacques avant d'entraîner Orlando à lui faire la cour, toujours déguisée en garçon. Rendre les identités plus mobiles, stimuler

affection au mary qui leur eschet. Et Dieu leur peut donner autant ou plus de bien et contentement, avec les petits compagnons, qu'avec les plus riches du monde. Ainsi on fait un bon mesnage : autrement rien qui vaille, comme le Medecin à l'endroit du malade, qui n'y a point d'affection, et en desire un autre" (*ibid.*, p. 51).

³² *Ibid.*, livre I, chap. III : "Il n'y a aucun art tant sujet à calomnie que l'art militaire, et la Medecine qui s'accordent aussi merueilleusement bien en plusieurs autres choses (...). Car pour expliquer familièrement le fait de la Medecine, j'emprunteray souvent les similitudes des actions belliques (...). Le medecin qui assiege la maladie dans le corps de l'homme, pour luy faire quitter la place, est souvent abusé de signes exterieurs, et beaux semblans."

³³ Rabelais, *Quart Livre*, Epître dédicatoire, dans *Œuvres complètes*, éd. M. Huchon et F. Moreau, Paris, Gallimard, Pléiade, 1994, p. 517-518.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ Voir Patrick Dandrey, *Anthologie de l'humeur noire. Ecrits sur la mélancolie d'Hippocrate à l'Encyclopédie*, Paris, Gallimard, Le Promeneur, 2005, p. 713-724.

"Les usages thérapeutiques du littéraire (XVI^e-XVIII^e siècle)"

l'imagination par un travail sur la forme extérieure qui génère du plaisir est un principe d'éloignement apparent qui permet finalement de mieux revenir à soi. Voilà une manière de "sauver les apparences" trompeuses en les faisant participer de l'efficace du remède. Ce qui est vrai du médecin l'est aussi du médicament lui-même : le grand naturaliste Conrad Gesner ne dit rien d'autre lorsque, dans un livre de secrets médicaux qu'il fait paraître sous le pseudonyme d'Evonyme Philiatre, il insiste sur ce qu'il appelle "l'appareil du remède", c'est-à-dire sur sa forme extérieure, son bon goût, sa couleur, dont l'importance est aussi grande que l'est la belle élocution et le choix des figures dans l'art du discours³⁶. L'usage thérapeutique du texte médical n'est rendu possible que parce que ce dernier recourt aux formes de la fiction. C'est ce que montre l'étude d'Alexandre Wenger explorant les ruses de la médecine hygiénique des Lumières qui emprunte certains de ses procédés les plus efficaces aux romans lascifs dont ils se veulent justement l'antidote. D'autres contributions montrent que la stratégie du leurre repose sur un pari toujours très incertain. L'échec de la tactique du caméléon, consistant à jouer le jeu des "fous", est patente dans l'anti-roman de Charles Sorel qu'étudie Isabelle Moreau : les incertitudes de l'auteur concernant l'appétit du lecteur à fonder le pacte de lecture sur l'ironie ôte au *Berger Extravagant* sa supposée efficacité critique. Enfin, *Adieu*, la nouvelle de Balzac analysée par Jean-Luc Martine, thématise tragiquement l'échec de la tentative thérapeutique par la fiction : l'ultime tactique de l'amant médecin, qui consiste à créer un simulacre dramatique en jouant le traumatisme initial pour purger l'esprit de sa maîtresse de la folie dans laquelle est elle plongée, conduit cette dernière à la mort.

Confiance thérapeutique et énergie du texte

Pour être un bon acteur, bien déguisé en "amant", le médecin ou l'écrivain-médecin doit donc soigner son apparence dans les moindres détails, séduire pour inspirer confiance. La confiance est une notion au carrefour de l'éthique médicale et de la rhétorique. La contemplation par le malade d'un médecin agréable au regard, qui inspire confiance opère une sorte de "transfusion des esprits". C'est le mot qu'emploie Rabelais : si le médecin a l'air triste et sévère, le patient conjecturera mal de l'issue de sa maladie. Si le médecin montre un visage serein et avenant, la malade verra sa propre confiance en l'avenir et son espoir raffermis :

³⁶ *Tresor de Evonime Philiatre des Remedez secretz*, Lyon, Balthazar Arnoullet, 1555, p. 9 : "Je dy donc que l'appareil a tresgrande vertu et efficace en toutes choses. Exemple en l'oraison ou parole ouverte. Elocution, acte, geste, et prononciation presque plus esmeuvent les esprits des oyans, et des entendans que l'invention de l'argument ne que la matiere mesme qui est traictee en l'oraison. (...) Et combien que plusieurs circonstances soyent requises d'estre observees, à bien & duëment administrer medicament, toutesfois le moyen, et l'apprest est dedans, et en la substance mesme du medicament, ainsi que forme et partie d'iceluy, les autres estant hors, et non en la substance comme le temps, le lieu, et les advenances à considerer à l'entour du malade."

Mais si telles contristations et esjouissemens proviennent par apprehension du malade contemplant ces qualitez en son medecin, et par icelles conjecturant l'issue et catastrophe de son mal ensuivre : sçavoir est par les joyeuses joyeuse et désirée, par les fascheuses fascheuse et abhorrente. Ou par transfusion des esperitz serains ou tenebreux : aërez ou terrestres, joyeux ou melancholiques du medecin en la persone du malade.³⁷

Dans la description de ce face-à-face qui opère un transfert d'énergie, prévalent deux modes de transmission : le premier relève d'une attitude contemplative de type platonicien, passant par le regard ; l'autre, la "transfusion des humeurs", passe par un imaginaire de la liquidité.

L'idée d'une force de l'âme communicable, qu'il faudrait entretenir, est particulièrement importante pour comprendre la pertinence de notre sujet dans les périodes envisagées. Cette idée, absolument centrale chez Rabelais, est d'ailleurs commune aux XVI^e et XVIII^e siècles. Il y a de toute évidence un vitalisme, centré sur l'idée d'énergie, commun aux conceptions médicales et rhétoriques de la Renaissance et des Lumières³⁸. L'idée d'énergie, qui est justement au carrefour de plusieurs champs disciplinaires, peut servir de pivot à une réflexion sur l'usage thérapeutique du littéraire. La notion d'énergie est en effet commune à la rhétorique : *energeia* en vient très tôt à être confondue avec *enargeia*, figure qui permet de "signifier les choses en actes", de "montrer les choses en train de se faire" ; et à la philosophie aristotélicienne : *energeia* qui désigne l'acte, par opposition à *dynamis*, devient rapidement, par une inversion sémantique, *vis* ou *virtus*, la faculté d'agir. Rhétorique, philosophie rejoignent une conception particulière de l'ancienne pharmacopée : François Dagognet³⁹ a bien montré, dans l'analyse qu'il fait du remède de l'ancienne pharmacopée, que ce dernier visait à activer ou à délivrer des forces emprisonnées : par la transmutation, l'extraction, qui cherche à retenir l'essence, le *spiritus* caché et la surdétermination du remède, où des principes efficaces s'ajoutent les uns aux autres pour que l'ensemble soit capable de communiquer une énergie revitalisante. Cet imaginaire, assez propre à la médecine alchimique, est très vivace chez Rabelais. Selon François Dagognet, la thérapeutique ancienne, ne retenant que les puissances, équivaut "à une dynamogénie qui manie l'intense et utilise le fort"⁴⁰, elle valorise tout ce qui paraît être une force, une énergie, autrement dit un illimité.

La croyance dans cet illimité doit être rapprochée de la "force de l'âme"

³⁷ Rabelais, *Quart Livre*, Epître dédicatoire, éd. citée, p. 518-519.

³⁸ Doit-on considérer, comme le faisait Michel Delon dans sa thèse fondamentale sur la notion d'énergie (*L'Idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, PUF, "Littératures modernes", 1988), que le XVII^e siècle, avec la physiologie mécaniste cartésienne, rendrait moins nécessaire ce concept d'énergie dans la mesure où les phénomènes vitaux sont expliqués par un jeu de pressions et d'équilibre ?

³⁹ François Dagognet, *La Raison et les remèdes* (2^e éd.), PUF, 1984.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 94.

"Les usages thérapeutiques du littéraire (XVI^e-XVIII^e siècle)"

qu'évoquait Paré, force de l'âme qui peut être alimentée par la lecture littéraire. Celle-ci est référée, soit à la nature, soit à Dieu, tandis qu'au XVIII^e siècle, elle serait sans doute plus volontiers référée à l'individu et à sa sensibilité particulière⁴¹. Transcendant ces différences épistémologiques, le vitalisme commun que l'on observe recoupe une conception de la littérature qui reste, du XVI^e au XVIII^e siècle, essentiellement rhétorique, adressée, et pas encore autotélique. N'est-ce pas seulement dans la mesure où l'on se représente la littérature capable de manifester et de communiquer une énergie – par ses moyens rhétoriques les plus divers – de donner le sentiment qu'une essence s'actualise, rendant indissociable la production de parole de son effet, que l'on peut penser à s'en servir comme d'une thérapeutique ?

⁴¹ Il faudrait nuancer cette affirmation en fonction des contextes épistémologiques, au delà de ce que nous nous proposons de faire dans ce travail : la littérature au tournant des Lumières, comme l'explique bien Michel Delon, présente la vie comme dynamisme, "énergie vitale de l'âme" et renouvelle la pensée des liens qui unissent le corps et l'âme. Du côté de la doctrine médicale, on cherche à relever la force de l'esprit en provoquant des affects particuliers. Des médecins comme Tissot (*De l'Influence des passions de l'âme sur les maladies et des moyens d'en corriger les mauvais effets*, 1798) ou Esquirol (*Des Passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale*, Paris, Didot, 1805) voient dans les passions un facteur qui, de pathogène, peut devenir bénéfique du moment que ces passions sont bien orientées.



Otto van Veens, « Amans amanti medicus »,
in *Amorum Emblemata* (1608)